

Virgile et les augures

A propos d'Enéide IX 324-328*

Par Esther Bréquet, Genève

On parle beaucoup de la religion de Virgile. A juste titre: Virgile eut, sans aucun doute, l'esprit religieux, au sens moderne de l'expression. On se plaît à relever aussi, dans les œuvres du poète, son respect pour la religion, les traditions nationales; son admiration, son culte même pour Auguste, et son «engagement» à l'égard de l'œuvre de restauration religieuse et morale du *princeps*: constatations qui se fondent sur de multiples passages¹.

Pourtant, à relire, après tant de lectures, ses vers, ceux de l'Enéide particulièrement, il arrive qu'un Virgile moins officiel montre, pour ainsi dire, le bout de l'oreille; un Virgile qui partage les sentiments populaires de son temps, se laisse approcher par nous comme *unus inter omnes*. C'est le Virgile de tous les jours, sans souci de «présentation» ou de «représentation», tel qu'il devait être avec ses voisins, avec ses intimes; Virgile, que nous connaissons si peu, tel que nous l'imaginons dans la simplicité familière d'un entretien avec Horace, que nous connaissons si bien.

Les vers 324sq. de l'Enéide IX me paraissent révéler cet aspect de Virgile.

*(Nisus) ... simul ense superbum
Ramnetem aggreditur qui forte tapetibus altis
exstructus toto proflabat pectore somnum,
rex idem et regi Turno gratissimus augur;
sed non augurio potuit depellere pestem.*

«... En même temps, de l'épée, (Nisus) attaque Ramnès le superbe qui, haut sur des tapis empilés, ronflait, dans son somme, à pleine poitrine; roi lui aussi, et du roi Turnus l'augure favori; mais point ne lui servit la science augurale pour détourner de lui la male mort.»

Je partirai du dernier vers (v. 328) de ce passage: *sed non augurio potuit depellere pestem*.

Il témoigne d'un scepticisme ironique à l'égard de la science augurale et, de

* Texte remanié d'une communication présentée au Groupe romand de la Société des Etudes latines, le 8 novembre 1953, à Neuchâtel.

¹ Cf. les ouvrages récents de A.-M. Guillemin: *Virgile, poète, artiste, penseur* (Albin Michel, Paris 1951); J. Perret: *Virgile, l'homme et l'œuvre* (Boivin, Paris 1952) et l'étude de M. P. Boyancé: *Le sens cosmique de Virgile* (Rev. Et. Lat. 1955, 220 sq.), où sont distingués si justement l'attachement de Virgile aux traditions et le sentiment profond qu'il a des liens qui unissent l'humain et le divin.

plus, raille un augure. En effet, ce dernier, un grand personnage: *rex ... et augur* (v. 327), *superbum* (v. 324), nous est présenté avec un réalisme humoristique, grotesque: *qui forte tapetibus altis exstructus, toto proflabat pectore somnum*.

L'effet est souligné par la place des termes: en fin de vers: *superbum; tapetibus altis*. A ce propos, Servius dit, dans son commentaire: *Cur superbum dixerit enarrat: qui forte tapetibus altis exstructus – superbum enim et nobilem*. Le terme *superbum* a donc une double valeur: locale et éthique, valeur étymologique², sur laquelle joue également Plaute, par exemple, dans *Amphitryon*, v. 357 sq.

Mercure: *Faciam ego hodie te superbum, nisi hinc abis*. – Sosie: *Quonam modo?*

Mercure: *Auferere, non abibis, si ego fustem sumpsero*.

«Mercure: Je vais faire de toi un haut personnage, si tu ne quittes pas la place. – Sosie: Comment cela? – Mercure: Tu partiras sur une civière, et non à pied, si je prends un bâton³.»

Au début du vers, par contre, nous avons: *exstructus*. Servius: *exstructus autem pro exstructis tapetibus altis – veteres mensarum et tori struices appellabant*. L'accord d'*exstructus* avec *Ramnes* est d'autant plus significatif: Ramnès fait partie de la pile, de l'amoncellement des tapis; il l'achève: cela caractérise son insolence et le situe, comme *superbum*.

De plus, c'est dans deux vers successifs que Virgile souligne: ce qui est le plus grotesque,

exstructus, toto proflabat pectore somnum

et ce qui est le plus noble:

rex idem et regi Turno gratissimus augur.

pour finir par une remarque qui est d'autant plus ironique, s'adressant à un personnage dont l'importance vient d'être signalée:

sed non augurio potuit depellere pestem.

L'ignorante impuissance d'un puissant insolent.

C'est d'ailleurs le même ton, un peu plus loin, à propos d'autres compagnons de Turnus massacrés par Nisus (v. 335):

*... illa qui (Serranus) plurima nocte
luserat ...*

*... felix si protinus illum
aequasset nocti ludum in lucemque tulisset*

et, remarque amusante, bien que Nisus ait tué Ramnès et les personnages importants, tandis qu'Euryale tue la piétaille, c'est Euryale qui fait butin de ce qui appartient à Ramnès (v. 359sq.):

² Cf. Ernout et Meillet, *Dict. étym.*, art. *super*.

³ Trad. Ernout, éd. «Les Belles Lettres».

*Euryalus phaleras Ramnetis et aurea bullis
cingula ...*

butin qui a une noble histoire :

*... Tiburti Remulo ditissimus olim
quae mittit dona hospitio, cum iungeret absens
Caedicus; ille suo moriens dat habere nepoti;
post mortem, bello Rutuli praedaque potiti;
haec rapit ...*

Notons encore que : *toto proflabat pectore somnum* (v. 326) vient de Théocrite, Id. 24, 47 : ὕπνον βαρὸν ἐκφυσῶντας, dans un récit parodique, humoristique de l'enfance d'Héraclès; cependant la remarque, moins appuyée et concernant des serviteurs, est moins grotesque.

Du v. 328, Servius dit : *est autem Homericus versus*. Dans l'Iliade II 858sq., nous lisons en effet :

*Μυσῶν δὲ Χρόμης ἦρχε καὶ Ἐννομος οἰωνοιστής ·
ἀλλ' οὐκ οἰωνοῖσιν ἐρύσσατο κῆρα μέλαιναν.*

«Chromis et le devin Ennomos commandaient les Mysiens; mais Ennomos ne se protégea pas, par ses présages, de la sombre mort.»

La situation est toute différente: dans l'énumération des chefs troyens et de leurs alliés, la remarque est triste, désabusée, mais sans ironie.

Après ce bref commentaire, voyons d'autres passages de ses œuvres où Virgile parle d'augures ou de science augurale.

Remarquons d'abord que Virgile ne donne que trois fois au terme *augurium* le sens de «science augurale»: outre le vers IX 328, point de départ de notre recherche, nous le trouvons dans Aen. XII 394: il s'agit du don qu'Apollon fait à Iapyx de cette science; et dans Aen. I 392: Vénus a pris l'apparence d'une jeune chasseresse pour rencontrer Enée en Libye et lui conseiller de se rendre auprès de Didon, où il retrouvera les compagnons qu'il croit perdus: *Ni frustra augurium vani docuere parentes*, dit-elle: «Si mes parents, abusés par une science vaine, ne m'ont pas inutilement enseigné l'art augural.» Quel scepticisme exprime cette jeune fille à l'égard d'une science divine, d'un enseignement transmis par ses parents! Et que dire, lorsqu'on s'avise qu'en réalité c'est une déesse qui les prononce ?

Certains faits rapportés dans l'Enéide expliquent ce ton désabusé: Virgile emploie plus volontiers le mot *augurium* dans le sens de «présage, signe des dieux»; il l'emploie une fois, dans celui de «pressentiment»; or, trois fois sur cinq, le présage, dont nous connaissons l'interprétation et l'événement qui l'a suivi, s'est révélé trompeur ou bien a donné lieu à une fausse interprétation.

Ainsi, au chant III, v. 89, Enée demande à Apollon un augure: *da, pater, augurium*, qui lui indique en quel lieu il doit s'établir. Celui-ci répond:

... quae vos a stirpe parentum
prima tulit tellus, eadem vos ubere laeto
accipiet reduces ...

Mais, tandis que l'oracle fait allusion à Dardanus, Anchise pense à Teucer et dirige les Troyens vers la Crète. Aussi Enée peut-il dire, dans le même chant (v. 4sq.):

*diversa exsilia et desertas quaerere terras
auguriis agimur divum ...*

ce que M. Bellessort traduit si bien: «Les signes que nous donnèrent les dieux nous poussèrent à chercher de lointains exils dans un monde désert.»⁴

Dans le chant V 523, lors des jeux funèbres en l'honneur d'Anchise, Aceste, que le sort a placé au dernier rang pour le tir à l'arc, s'est vu enlever la victoire par le concurrent précédent. Il lance cependant sa flèche; un prodige a lieu: la flèche trace dans l'air une voie de feu, semblable à une étoile filante.

*Hic oculis subitum obicitur magnoque futurum
augurio monstrum.*

«un prodige qui devait être d'un important augure». Enée, comme tous les Troyens, l'interprète favorablement pour Aceste (v. 530sq.):

... nec maximus omen
abnuit Aeneas; sed laetum amplexus Acesten
muneribus cumulat magnis, ac talia fatur:
Sume, pater; nam te voluit rex magnus Olympi
talibus auspiciis exsortem ducere honores.

Or, dit Virgile, v. 523sq.: *docuit post exitus ingens / seraque terrifici cecinerunt omina vates*. «Un événement considérable en donna le sens ensuite et la voix terrifiante des devins ne l'interpréta qu'après coup.» Cet événement fut sans doute l'incendie des vaisseaux. M. Bellessort remarque à propos de ce passage: «Ce n'est pas la seule fois que Virgile laisse percer son scepticisme ironique à l'égard des devins ou des haruspices.»⁵ Ce vers contient, en effet, la même ironie que nous relevions à propos de la science augurale de Ramnès.

Enfin, au chant XII v. 244sq., Juturne, nymphe que Virgile donne comme sœur à Turnus, a enflammé au combat les Rutules; elle veut les pousser à la révolte ainsi que les Laurentes et les Latins eux-mêmes, à l'encontre de la convention que Latinus vient de faire avec Enée pour qu'il y ait combat singulier entre Enée et Turnus; dans cette intention elle envoie un prodige:

... alto
dat signum caelo quo non praesentius ullum
turbavit mentes Italas monstroque fefellit.

⁴ Ed. «Les Belles Lettres» (Paris 1937).

⁵ Ed. cit. p. 147, note 2.

«le plus propre qui fût jamais à *troubler l'esprit* des Italiotes et à les *tromper*». N'y a-t-il pas là encore un témoignage de scepticisme de la part de Virgile ? et non plus de l'ironie, de l'humour, mais une sorte de blâme à l'égard de la croyance aux présages ?

*Tum vero augurium Rutuli clamore salutant
... primusque Tolumnius augur:
Hoc erat, hoc votis, inquit, quod saepe petivi:
accipio, agnoscoque deos.*

L'augure lui-même interprète le présage favorablement ; car il a demandé un *augurium*, selon la règle ; c'est un *augurium impetratum*. Or, comme le note M. Bellessort, «un présage n'a de conséquences que s'il est expliqué et accepté»⁶. C'est ce qui est fait par l'augure Tolumnius ; c'est également ce qui est fait par Anchise, au chant III 103 sqq. : il explique et accepte l'oracle. De même Enée, au chant V 530 : *nec ... omen abnuat Aeneas*.

Même quand le présage s'accomplit, est vérifié, comme au chant VII 259sq., il y a une réserve. Latinus apprenant le rôle que jouera Enée et sollicité de lui donner sa fille en mariage, reconnaît un oracle antérieur de Faunus : *di nostra incepta secudent / auguriumque suum ...* et, un peu plus loin, v. 272sq. : *hunc illum poscere fata / et reor et, si quid veri mens augurat, opto*. «Le voilà cet homme prédestiné, je le crois et, *si mes pressentiments ne me trompent pas*, cela répond à mes vœux.» Il faut remarquer la restriction car, si Latinus emploie le verbe *augurare*, c'est que ses pressentiments reposent sur l'oracle de Faunus et la vérification qu'en donnent les événements actuels ; mais ils sont l'interprétation de cet *augurium* et c'est de quoi il se méfie.

De ces remarques il ressort que Virgile est sceptique à l'égard de la science augurale, de la signification des prodiges, de l'interprétation qu'en donnent les augures. Il semble condamner la croyance aux présages. Il mêle même à ce scepticisme de l'ironie, à propos de l'art augural et d'un augure, Ramnès.

Revenons maintenant à cet augure, à ce Ramnès : Virgile lui donne le nom d'une des trois tribus primitives de Rome (les *Ramnes*, les *Luceres*, les *Titius* ou *Tatienses*). Ces noms, Varron les rattachait à l'étrusque (L. L. V 55). Selon M. Dumézil⁷, ils ne remonteraient pas au-delà des Tarquins. Ce sont eux qui ont imposé aux trois tribus des noms étrusques. D'après la légende (dont Cicéron, Rép. II 8, donne la forme la plus pure), c'est Romulus qui divisa sa société en trois tribus, après la fusion avec les Sabins, et il appela l'une de son nom : *Ramnes*. Tous les auteurs anciens confirment Cicéron⁸.

Or, Ramnès, Virgile le qualifie de *superbus*. Sans doute parce que, comme le dit M. Dumézil, il est un «personnage éminent de la suite de Turnus». Mais cette épi-

⁶ Ed. cit. p. 204, note 1.

⁷ *Jupiter, Mars, Quirinus* (Gallimard, Paris 1941) 141.

⁸ Noter cependant que Cicéron ne donne pas le nom.

thète est liée aussi, pour les Romains, au nom d'un roi étrusque, Tarquin. A propos des vers 817sq. de l'Enéide VI:

*vis et Tarquinius reges, animamque superbam
ultoris Bruti fascesque videre receptos?*

M. Dumézil signale que le rapprochement de l'épithète *superbam* avec *Tarquinius reges* a fait corriger le texte, par certains, en *animasque superbas*, à cause de cette association d'idées; mais il explique ingénieusement comment cet adjectif se rapporte justement au vengeur qui reconquiert sur les Tarquins cette épithète, comme il reconquiert les *fasces*⁹.

De plus, cette richesse insolente, ces amas de tapis, de coussins, dans un camp où nous voyons les hommes plongés dans le sommeil de l'ivresse, ne rappellent-ils pas certaines scènes de banquets de la peinture étrusque où les convives sont élevés sur des lits rembourrés de nombreux coussins? MM. Gagé et Bellessort¹⁰ signalent qu'au chant XI 732-740, dans les reproches que Tarchon, leur chef, adresse aux Etrusques, Virgile peint les Etrusques dissolus, énervés de volupté, Etrusques des derniers siècles. Bien qu'il s'agisse du camp des Rutules, le tableau du camp de Turnus n'est pas différent. Qu'est-ce à dire? M. Philipp¹¹ nous apprend que le nom de ce peuple est étrusque, ou ligure, ce qui est moins probable. Appien donne l'expression: *ὑπὸ Ρουτούλων τῶν Τυρρηῶν* et Denys d'Halicarnasse appelle Turnus: *Τυρρηός*. Turnus, d'ailleurs, a pour allié le roi étrusque de la ville de *Caere*, chassé par ses sujets, à cause de ses excès, de sa cruauté.

Ramnès, qui porte donc, dans le camp d'un peuple d'origine étrusque, le nom étrusque de la tribu de Romulus, est encore, dit Virgile, *rex et augur*: «définition traditionnelle de Romulus»¹², remarque M. Dumézil. Cela ressort de Plutarque, Rom. 22, et de l'Enéide VI 781, où Virgile signale les *auspicia* pour Romulus: «il décrit ainsi sa fonction» dit M. Dumézil¹³: Romulus est le fondateur de la science des augures. Cette définition est aussi celle des *Ramnes*, comme nous le voyons dans Properce IV 1, où chacun des trois éponymes des tribus primitives représente une fonction sociale indo-européenne. Properce accorde aux *Ramnes* les délibérations du sénat, les fêtes et solennités religieuses, soit la primauté politique avec activité religieuse. Virgile et Properce se confirment l'un l'autre. M. Dumézil remarque encore que le principal compagnon de Ramnès, dans les vers qui nous occupent, tué juste avant lui, s'appelle Rémus. «Le lecteur latin, dit-il, ne pouvait pas ne pas penser au couple *Romulus-Remus*. Le poète accentue le caractère italote de l'armée que les Troyens avaient devant eux par des noms de la fable romaine»¹⁴. Cette remarque me paraît rejoindre celle de M. Gagé: «Les peuples in-

⁹ *Tarpeia* (Gallimard, Paris 1947) 168.

¹⁰ Gagé, *Mélanges d'archéologie et d'histoire* (1929) 134 et note renvoyant à Bellessort, *Virgile, son œuvre et son temps*.

¹¹ Pauly-Wissowa, RE s. v. *Rutuli*.

¹² *Jupiter, Mars, Quirinus* 142.

¹³ *Tarpeia* 163.

¹⁴ *Horace et les Curiaces* (Gallimard, Paris 1942) 69.

téressés à la fondation de Rome (Turnus et ses alliés, auxquels Virgile montre de la sympathie) doivent avoir, à défaut des Troyens, des racines dans le sol». ¹⁵

Il y a certainement là un dessein de Virgile, car, dit M. Dumézil: «L'histoire de la Rome primitive telle qu'elle se racontait au temps de César et d'Auguste porte les traces certaines de la tripartition à base fonctionnelle. On savait que Romulus avait présidé une société divisée en trois tribus dont les *Ramnes* étaient voués aux cultes et aux gouvernements, les *Luceres* à la guerre, les *Tities* à l'élevage.»

S'il en est ainsi, Ramnès a les mêmes fonctions qu'Enée, fondateur de ville et chef religieux (XII 189sq.); que Romulus et Auguste, à qui il est impossible que Virgile ne pense pas. Auguste – M. Gagé l'a montré dans «Les sacerdoces d'Auguste et ses réformes religieuses» ¹⁶ – attachait une importance considérable à l'augurat, l'estima par-dessus tout. Il entre dans le collège des augures entre 42 et 40; il donne l'augurat comme récompense (à Valerius Messalla, par exemple). Sur les monnaies d'Octave, le *lituus* figure avec insistance. En 27, l'*augur* devient l'*augustus*: en effet, «la notion d'Octave-Auguste, dit M. Gagé, a mûri à travers celle d'Octave augure» ¹⁷. De plus, Octave reprend l'assimilation avec Romulus dont on trouve déjà des traces chez César. Dans l'art, la figure de Romulus-Augustus fait pendant à celle d'Enée. Octave n'a pas à craindre le grand pontificat de Lépide: Romulus augure est avant Numa pontife; et M. Dumézil montre que l'œuvre de Romulus durera autant que Rome par l'effet des *auspicia* qu'il a reçus, acceptés, transmis, et de sa présence divine. L'œuvre de Numa est datée «au début de l'histoire romaine». Comme Romulus, Auguste a le pouvoir de conférer les sacerdoces. En fait, il est au-dessus de tous les collèges. Le titre d'augure est alors, religieusement, le plus riche.

Cette importance accordée à l'augurat, cette revalorisation religieuse surtout, dépendent avant tout de la personne d'Auguste. Sous la république, la fonction des augures était bien plus politique que religieuse et «l'auspication, à l'époque de Cicéron, n'était prise au sérieux par personne» ¹⁸. C'était une pure formalité, avec laquelle on trichait au besoin. Qu'on évoque l'histoire de P. Claudius Pulcher et des poulets sacrés, avant la bataille de Drépane, en 249 av. J.-C. pourtant. Qu'on rappelle les jugements sévères d'Ennius et d'Accius sur les devins et les augures ¹⁹. M. F. Altheim souligne que le renouveau religieux, à l'époque d'Auguste, vient d'Auguste lui-même et non d'une attitude ou d'un sentiment religieux des Romains ²⁰. C'est Auguste qui s'inquiète des signes du ciel, des présages, des rêves, c'est-à-dire de tout ce qui constitue, pour les Romains, la *religio*. Or, c'est l'augurat tel qu'il a été recréé par Auguste, celui des temps légendaires, des siècles de foi,

¹⁵ *Mélanges d'archéologie et d'histoire* (1929) 122.

¹⁶ *Mélanges d'archéologie et d'histoire* (1931) passim et partic. 103. 108.

¹⁷ Cf. Ennius, *Ann.* 502: *augustum augurium*.

¹⁸ Bouché-Leclercq: *Dict. des Ant.* Daremberg-Saglio s. v. *auspicia* 582, col. 2.

¹⁹ Ernout et Meillet: *Textes arch.* 190 (*Telamo*), v. 167sq. et n. 4.

²⁰ F. Altheim, *Römische Religionsgeschichte* 67 sqq.

que Virgile évoque dans l'Enéide; mais l'opinion qu'il en a reste celle d'un Romain de la République.

Comment expliquer que Virgile, qui soutient avec tant d'enthousiasme le caractère sacré du pouvoir d'Auguste, ses réformes religieuses, qui est lui-même religieux, fidèle aux dieux, place parmi les ennemis d'Enée cette figure de Ramnès, dans laquelle les lecteurs cultivés latins (dont Auguste) peuvent reconnaître une réplique de Romulus *rex et augur*? qu'il la rende, de plus, grotesque et la dote de l'insolence odieuse des rois étrusques? Pourquoi ces ennemis d'Enée ne sont-ils pas, selon la tradition courante, les Etrusques, reconnus comme tels, mais des populations italiotes, dont le poète tait, camoufle l'origine étrusque? Et pourquoi fait-il, par contre, des Etrusques, qu'il dénombre, les alliés d'Enée?

La description de Ramnès ronflant, gorgé de vin et d'insolence, sur la pile de ses tapis, introduit dans le texte «la légère part de grotesque qui s'attache aux grandes œuvres»²¹. N'est-elle pas aussi, par ce grotesque même, d'une veine populaire et, parce que satirique, bien romaine? La remarque ironique de Virgile: *sed non augurio potuit depellere pestem*, ne s'applique-t-elle pas au devin, à la tireuse de cartes qui font profession d'interpréter les signes pour les autres et qui ne prévoient pas ce qui leur arrivera à eux-mêmes, partout, en tout temps, comme une réaction du bon sens populaire?²² De plus, dans cette population de Rome, le souvenir traditionnel de Tarquin le Superbe, d'Etrusques insolents devait faire admettre avec plaisir cette moquerie à l'égard d'un personnage qui leur ressemblait, *superbus*, comme eux, ennemi comme eux.

D'autre part, Virgile a une science profonde de l'histoire de Rome, de la formation de son peuple: il y fait allusion en nommant ainsi Ramnès, en le faisant *rex et augur*, symbole de fonctions civilisatrices, en l'associant à des populations enracinées dans le sol de l'Italie, quand Enée venait seulement d'y aborder. A la tradition courante, qui dresse les Etrusques contre les Troyens, il accorde que Mézence, représentant de leurs vices, de leur hostilité, s'unisse aux Rutules. En alliant les Etrusques à Enée, quoiqu'il les lui subordonne, ne veut-il pas montrer des égards pour Mécène? M. Gagé soulève la question. Mécène se vantait de son origine étrusque, de ses ancêtres royaux²³. Il est le bras droit, l'ami d'Auguste. Convenait-il de faire de ses ancêtres les ennemis d'Enée, père de la race des Iulii? Que Mécène ait demandé lui-même à Virgile, comme le suggère M. Gagé, ce renversement de la tradition, je ne le pense pas. Nous pouvons voir ici un témoignage du tact de Virgile. Cela me paraît cependant bien mince pour justifier le poète de s'écarter ainsi de la tradition. Dans une épopée à la gloire de Rome, où Virgile

²¹ M. Proust, *Lettre à M. R. Billy*, citée par E. Jaloux: *Avec Marcel Proust* 40, note.

²² Ennius, loc. cit., et journal «La Suisse», du 26 avril 1953, *Billet du Passant*: «S'il est un trait de la nature humaine qui subsiste à travers toutes les évolutions, toutes les transformations et tous les progrès que l'on croyait acquis, c'est bien la crédulité. En tablant là-dessus, la pythonisse que l'on vient d'incarcérer à Fribourg – elle n'avait peut-être pas prévu cette mésaventure dans sa boule de cristal – était sûre de ne pas se tromper.» Même remarque, même ironie.

²³ On en trouve l'écho dans Horace, *Odes* I 1, 1 et Properce III 1, 9.

montre comment Rome, à travers les siècles, accomplit son destin, où il recense pour cela non seulement les exploits de ses fondateurs, de ses héros, mais aussi les populations alliées et les ennemis vaincus qui l'ont formée et faite ce qu'elle est, le poète ne rappelle-t-il pas, par ce moyen, discrètement mais objectivement, l'apport considérable des Etrusques à Rome? Et si, dans son investigation, il retrouve, avant Rome, chez un ennemi dont il moque par ailleurs les vices, une préfiguration des fonctions les plus hautes aux yeux des Romains, fonctions qu'assumèrent Romulus, Auguste, les Romains eux-mêmes dans cet assemblage de peuples, n'est-ce pas encore à la gloire de Rome de faire comprendre avec quelle sagesse politique elle sut faire sien ce qui, chez ses ennemis vaincus, pouvait servir à ses institutions et fondre des peuples divers, même hostiles? Au temps où Virgile écrivait l'Enéide, une telle intention rejoignait la volonté de pacification d'Auguste, entre les partis et les peuples de l'Italie. Mais il faut aussi remarquer que Virgile, ce poète «engagé», reste libre à l'égard d'Auguste: il soutient avec un enthousiasme sincère ses réformes, ses visées, ses ambitions qui sont à la gloire de Rome; il symbolise dans Enée la prédilection d'Auguste pour ses fonctions religieuses d'augure, de restaurateur des temples et de la religion romaine; cependant il laisse entendre, avec une indépendance pleine de tact, le sentiment populaire, le scepticisme républicain, son propre rationalisme concernant des pratiques qui n'ont plus de rapport avec une foi religieuse. C'est un exemple parmi d'autres d'une véritable tolérance en ce temps, de la liberté de pensée des poètes les plus proches du pouvoir.

Hypothèses, essais d'explication; ce qui est certain et admirable, c'est l'intelligence, la science, l'art de Virgile; la manière extraordinairement habile, le dosage selon lequel il amalgame, équilibre l'histoire et la fiction, les sentiments populaires et une pénétrante connaissance historique et ethnique. C'est cet équilibre entre l'ardeur et la délicatesse des sentiments d'une part, la raison et le souci de l'objectivité d'autre part qui, dans une forme vivante et maîtrisée, fait la souveraine beauté du classicisme. Quelques vers de Virgile suffisent à nous l'offrir et nous ouvrent tout un monde.